

La tentation de la pureté

Julien Buies-Laliberté

Number 86, Fall 2021

La purification du genre humain

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/97403ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

L'Inconvénient

ISSN

1492-1197 (print)

2369-2359 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Buies-Laliberté, J. (2021). La tentation de la pureté. *L'Inconvénient*, (86), 49–56.

La tentation de la pureté

ESSAI Julien Buies-Laliberté

Nous n'adorons la perfection que parce que nous ne pouvons la posséder ; nous la repousserions si nous la possédions. Être parfait, c'est être inhumain, parce que l'humain est imparfait.
Fernando Pessoa, *Le livre de l'intranquillité*

1.

C'est dans l'ordre des choses : chaque génération, chaque époque se croit meilleure que celle qui l'a précédée. Les jeunes ne manquent jamais de reproches à adresser à leurs parents, et si les parents savent qu'ils se sont rendus coupables durant leur jeunesse de la même offense, ils peuvent se consoler en se disant que leurs enfants vieilliront et connaîtront un jour un sort semblable. Or s'il est une particularité de notre époque, c'est qu'elle ne se contente pas de se croire meilleure que la précédente : elle se croit supérieure à toutes les autres. C'est la certitude de sa supériorité morale qui lui permet de faire le procès impitoyable du passé, d'établir le registre des injustices commises et subies, de faire de l'Histoire l'équivalent d'un musée des horreurs, tout cela en fonction de critères moraux qui sont considérés d'emblée comme valables en tout temps et en tout lieu, c'est-à-dire universels. En ce sens, décoloniser l'Histoire, comme on s'y emploie aujourd'hui dans les facultés, ce n'est rien d'autre que la recoloniser rétrospectivement, depuis le présent.

2.

Aux yeux de notre époque, le passé ne représente plus seulement un monde arriéré, il apparaît comme *un lieu de perte morale*, en proie à toutes les erreurs, à toutes les souillures. C'est pourquoi il convient de rompre avec le passé de manière toujours plus nette et affirmée, de rejeter tout ce qui pourrait nous rattacher au monde d'avant, persuadés que nous sommes qu'un tel monde n'a rien à nous enseigner. Nous n'héritons pas du passé, nous héritons de la charge de le redresser.

3.

Le renversement est complet : nous n'avons pas de dette envers le passé, c'est désormais le passé qui nous doit quelque chose, de même que tout ce qui dans

le présent contribue à le continuer. La dette est immense, incommensurable, et il s'agit pourtant de la régler, sans faillir ni tarder. Car si le passé peut être réécrit, il ne peut être changé, si bien que la seule manière d'être quitte envers lui est de corriger dans le présent tous les déséquilibres, de résorber les déficits accumulés, au risque d'engendrer de nouveaux déséquilibres. De toute manière, l'ampleur de la dette est telle qu'il faudra des siècles pour la rembourser.

4.

Il s'agit de retirer du monde présent toute trace de souillure, d'écarter de lui tout ce qui pourrait heurter, choquer, indisposer. D'où la prolifération des espaces sécuritaires, ces lieux où l'on peut garantir que l'ordre archaïque, nécessairement injuste, n'a plus cours. D'où l'urgence de nettoyer le langage de ses impuretés, de toutes les violences qu'il charrie, même à son insu. D'où la nécessité de bannir certains mots et de prescrire l'usage d'autres, de multiplier les excuses et les mises en garde, lesquelles doivent anticiper le moindre malaise, prévenir l'indisposition la plus subtile. D'où le devoir qui incombe à chaque individu de se dédouaner, en déclarant à l'avance « d'où » il parle, en fonction de quel horizon et de quels présupposés. Pour se libérer du poids des siècles, il faut tout nettoyer : les individus, les lieux, le langage, afin que tout devienne transparent, qu'il ne reste plus une seule zone d'ombre. Voilà quelques-unes des exigences du nouveau régime dans lequel nous évoluons : le régime de la pureté morale.

5.

À l'échelle des rapports sociaux, l'invention de la notion de microagression est l'équivalent de la découverte d'un virus particulièrement contagieux. Comme un virus, la microagression est invisible à l'œil nu, susceptible de se trouver partout, d'être transmise à notre insu, au moindre contact, y compris par ceux qui ne présentent aucun symptôme d'agressivité. Le coefficient de propagation de la microagression est extraordinairement élevé et il n'existe à ce jour aucun moyen d'obtenir l'immunité. Aussi bien l'admettre, dans ce domaine la bataille est déjà perdue.

6.

Déclarer ses privilèges, reconnaître publiquement que l'on se trouve sur un territoire

non cédé, voilà des manières raffinées de témoigner de sa vertu tout en rappelant bruyamment son statut de dominant. Car en vérité on ne se contente pas par ces mots de faire acte de contrition, on se trouve à montrer à son interlocuteur qu'il n'a pas la même chance que soi, qu'il ne jouit pas des mêmes privilèges, que, peut-être, il se trouve du côté des conquies alors qu'on appartient au camp des vainqueurs. Bref, il s'agit d'écraser l'autre alors même qu'on prétend l'élever. Sans compter que les mots ne changent rien à la réalité : les privilèges que l'on déclare, il n'est pas prévu d'y renoncer ; les terres que nos ancêtres ont prises par la force, nul n'a l'intention de les rendre. Si bien que comme la prière de jadis, celle que l'on prononçait à l'ouverture d'un conseil ou au terme de délibérations, la reconnaissance de ses privilèges ou de la confiscation d'un territoire n'est rien de plus qu'une formule rituelle, qui permet de se donner bonne conscience avant de vaquer aux affaires.

7.

Le régime de pureté morale pousse les individus et les institutions à la surenchère : il faut constamment faire la preuve de sa vertu, se signaler par des gestes forts, par des engagements toujours plus ambitieux. Dans un communiqué diffusé l'année dernière, le Conseil des arts du Canada fournissait un exemple éloquent de cette surenchère : « L'engagement du Conseil à refléter la diversité de la société canadienne au sein de ses effectifs ne date pas d'hier. Au moment d'écrire ces lignes, 70 % des personnes occupant un emploi au Conseil sont des femmes, 16,8 % sont des personnes noires ou racisées, 4,6 % sont des personnes autochtones et 6,8 % sont des personnes sourdes ou handicapées. Mais nous voulons et pouvons faire encore mieux que ça¹ ! » Il fallait bien sûr se réjouir que des personnes noires ou racisées, des Autochtones, des personnes sourdes ou handicapées puissent voir leur place grandir au sein du Conseil. Seulement, « faire mieux que ça », si on lisait bien tous les chiffres présentés, cela impliquait aussi, en toute logique, de devoir réduire encore davantage la place occupée au sein du Conseil par ceux-là même que le communiqué se refusait à nommer : les hommes, et plus encore – *horresco referens* – les hommes blancs. La question est délicate, mais il faut néanmoins la poser : combien d'hommes, ou plutôt com-

bien d'hommes blancs, le Conseil devra-t-il encore écarter pour qu'il estime avoir atteint son objectif de refléter « la diversité de la société canadienne » ? On touche ici à une limite de la logique de l'inclusion, à sa face la plus inquiétante : pour inclure quelqu'un, il faut forcément exclure quelqu'un d'autre.

8.

Que l'homme blanc ne s'inquiète pas outre mesure de perdre sa place au sommet, qu'il étouffe ses sanglots : il se trouve encore partout, à la tête de la très vaste majorité des entreprises, institutions et gouvernements. Seulement, pour se rendre jusqu'en haut de la hiérarchie et y demeurer, il doit se montrer patient et rusé, apprendre à faire acte de contrition où qu'il se trouve, faire mine de ne pas être ce qu'il est, bref s'employer sans relâche à diriger l'attention sur d'autres que lui. Pour un grand dirigeant, une manière habile de détourner les regards de sa personne est de multiplier les initiatives en faveur de la diversité, de s'engager envers cette cause avec un zèle si exemplaire qu'on en viendra à oublier ce qu'il est et ce qu'il représente. Exactement comme au Conseil des arts du Canada, lequel est encore et toujours dirigé (tiens, tiens) par un homme, blanc de surcroît.

9.

Dans cette course à la pureté morale, on assiste à des rivalités nouvelles, qui naissent de la nécessité d'aller toujours plus loin sur la voie du signalement de la vertu, de se montrer meilleur, plus inclusif, plus ouvert, quitte à surenchérir quand le voisin menace de vous dépasser. Les communications publiques des grandes corporations offrent des exemples dégoulinants de bonnes intentions, chacune d'elles rivalisant sur le plan rhétorique pour se montrer plus juste que ses concurrentes, plus attachée à la cause du Bien, dont elles affichent sans vergogne toutes les couleurs, récupèrent et brandissent tous les symboles. On peut se réjouir de ce sens moral soudainement retrouvé, mais on peut aussi se demander quels intérêts se trouvent ainsi servis. Car il se peut que ces grandes entreprises aient compris que l'appui ostentatoire à la cause de la justice et de l'égalité, publicisé à grands frais et affiché partout, soit le meilleur moyen de faire oublier les inégalités et les injustices dont elles continuent de se rendre coupables dans la conduite des affaires, que leur appui enthousiaste au changement dans l'ordre des représentations assure la pérennité de leur emprise sur la réalité.

10.

C'est peut-être d'ailleurs ainsi que les choses se passent pour tout le monde : nous nous engageons bruyamment en faveur de certaines causes et en négligeons d'autres. Nous servons le bien alors même que le mal poursuit son œuvre, jusque sous nos yeux. On le voit dans le domaine des soins de santé : les hôpitaux pour enfants croulent sous les dons des individus et des entreprises tandis que les hospices pour personnes âgées tirent le diable par la queue. Mais qu'importe, c'est ainsi que le présent triomphe du passé : les vieillards meurent dans l'indifférence générale, et avec eux c'est la mémoire d'un autre monde qui s'en va.

11.

Mine de rien, les décomptes et l'établissement de quotas deviennent des activités normales, et même encouragées, au sein de tout organisme qui se respecte. Il ne suffit plus de tendre vers une certaine équité, de se soucier de la justice et du bon droit en général : encore faut-il être en mesure d'établir des bilans précis, de chiffrer ses engagements, d'établir des cibles contraignantes. Il faut aussi savoir que toutes les formes de diversité ne sont pas égales, comprendre qu'il existe de bonnes et de moins bonnes formes de diversité. La diversité des origines et des genres est à placer tout en haut de la liste ; la diversité des âges, des formes corporelles et des idées, tout en bas. Aussi bien l'admettre, embaucher des vieux, des personnes trop maigres ou obèses, et plus encore des individus qui s'efforcent de ne pas penser comme les autres, des monarchistes, des survivalistes ou des anarcho-syndicalistes, pour ne citer que quelques exemples, voilà autant d'initiatives qui ne vous feront rien gagner à la Bourse de la diversité.

12.

Pour évoluer dans l'espace public et s'y maintenir, il faut être au-dessus de tout reproche. Car dans un régime de pureté morale, le moindre soupçon se transforme presque aussitôt en condamnation : qu'on vous soupçonne de racisme, de sexisme, de telle ou telle phobie, de telle dérive ou de tel abus, déjà le mécanisme sacrificiel est enclenché et vous conduira à la conclusion inéluctable. Vous êtes condamné, quoi que vous fassiez. Le mieux est d'accepter d'emblée tous les reproches qu'on vous adresse, dans la mesure où chaque individu, comme Joseph K. dans

Le procès de Kafka, se trouve en état de culpabilité par défaut : il est coupable d'un crime dont il ne saisit pas bien la nature et qui pourtant s'attache à lui et le menace, dans l'attente d'être révélé.

13.

L'essentiel est d'apprendre à se taire, surtout si l'on est réputé faire partie d'un groupe favorisé. De vieilles métaphores ont repris du service : marcher sur des œufs, ne pas se mouiller, tourner sa langue sept fois dans sa bouche avant de parler, se transformer en courant d'air, faire le mort, voilà autant de compétences qu'il convient de développer. Car même les meilleures intentions du monde ne suffisent pas à vous excuser : le moindre faux pas vous désigne d'emblée à la vindicte.

14.

La seule vraie manière de ne pas se trouver au banc des accusés, c'est de joindre les rangs des accusateurs. C'est ainsi que dans les milieux artistiques et intellectuels, dans les médias et les partis politiques, et plus encore dans les universités, les accusateurs sont de plus en plus nombreux et bruyants : ces gens ont découvert leur pouvoir et ne le lâchent plus. On y rencontre de plus en plus d'avatars de Saint-Just et de Robespierre, des obsédés de la pureté idéologique, des ennemis acharnés de la nuance, toujours plus sévères et intransigeants, qui attribuent les bons points et les retirent, appellent à la censure et prononcent les excommunications. Ces accusateurs, sûrs de leur bon droit, convaincus qu'ils détiennent le monopole de la vérité, n'hésitent jamais à faire la leçon, à dénoncer et à intimider, car la Cause qu'ils ont épousée est si juste et parfaite qu'elle autorise toutes les dérives. Et comme ils savent que la révolution finit toujours par dévorer ses enfants, ces serviteurs du Bien n'ont pas de temps à perdre : la fuite en avant est la seule manière de repousser l'inéluctable. D'ici là, la fin justifie tous les moyens.

15.

L'individu de bonne volonté qui décide de se défendre contre une accusation qu'il considère comme injuste doit savoir ceci : tout effort pour s'expliquer sera retenu contre lui, sans compter que la prise de parole risque d'attirer l'attention sur son cas, de l'obliger à se soumettre à un examen toujours plus scrupuleux, au terme duquel même les témoins bienveillants risquent de conclure qu'il

n'y a pas de fumée sans feu, qu'il a mérité au moins une partie de ce qui lui arrive. C'est pourquoi il vaut encore mieux reconnaître tous les torts qu'on lui attribue, de manière à ce que le jeu des accusations cesse au plus vite. Car les foules en colère, dont les accusateurs excitent la rage, sont bêtes et méchantes : elles veulent des victimes et en trouvent, coûte que coûte. C'est le grand paradoxe du régime de la pureté morale : des innocents sont livrés en pâture, tandis que les vrais coupables s'en tirent indemnes, encore et toujours. C'est ainsi que l'Histoire s'écrit depuis la nuit des temps.

16.

Dans la culture anglo-saxonne et protestante, il faut savoir que les apparences comptent plus que tout. Il s'agit d'afficher en tout temps, et aux yeux de tous, les signes de la maîtrise la plus parfaite : la propreté et la mise, l'harmonie et la cordialité dans les rapports, la correction du langage et du comportement font partie des exigences normales de la vie en société. La politesse est aussi valorisée que la richesse : les deux sont pour l'individu les indices de sa valeur, de son « élection ». Ce n'est donc pas un hasard si c'est la langue anglaise qui fournit l'essentiel du vocabulaire de la bienséance et de la bien-pensance. L'établissement de *safe spaces* et les *trigger warnings*, l'emploi de mots euphémisés, vidés de leur part offensante (comme le *N-word* et le *F-word*), la reconnaissance de son *white privilege*, de sa *white guilt* et de sa *white fragility*, les excuses pour l'occupation d'un *unceded territory*, la dénonciation du *mobbing*, du *doxing* et des *microaggressions*, voilà autant de devoirs supplémentaires qui s'ajoutent à la liste afin de maintenir une image de décence. Mais cette décence est d'abord une image, le mot n'est pas innocent.

17.

Il n'est pas indifférent que, dans toutes les histoires d'accusations de racisme qui ont défrayé la manchette au Canada ces dernières années, ce soient des femmes qui aient été la cible des attaques les plus violentes. À l'Université d'Ottawa, à Ryerson, à McGill et à Concordia, à la CBC, dans une école secondaire française de Toronto, et même dans la célèbre affaire du spectacle *SLĀV*, chaque fois une femme, au statut souvent précaire, a été prise pour cible, parce qu'elle avait soi-disant transgressé un interdit – prononcé un mot ta-

bou, abordé un sujet honni. Tout s'est passé comme si les militants en colère avaient reconnu dans ces femmes les traits idéaux du profil victimaire, avaient plus ou moins confusément senti qu'ils avaient affaire à quelqu'un qui pouvait (et, peut-être, devait) tomber. Chose étrange, dans toutes ces histoires de luttes menées supposément en faveur de l'égalité, ce sont des femmes, elles-mêmes engagées dans la lutte pour l'égalité, de tout temps les alliées les plus sincères des victimes, qui qu'elles soient et où qu'elles se trouvent, qui ont payé le prix fort.

18.

Il y avait un peu de tout dans ces affaires de dénonciation : une lutte à finir entre groupes minoritaires pour s'approprier le statut convoité de victime, l'empressement de victimes supposées à faire d'autres victimes, la volonté des minorités opprimées d'être enfin admises dans le cadre égalitaire, quitte à ravir la place aux dernières entrées, l'appel lancé à l'autorité, le plus souvent masculine (le recteur d'université, le doyen de faculté, le programmeur de télévision ou de festival), pour que la femme « fautive » soit sanctionnée. La course au progrès engendre décidément bien des reculs.

19.

Chaque fois qu'une femme a été prise pour cible par la foule en colère, c'est le vieux mythe de la pécheresse qui a été réactivé, un mythe où chacun trouvait naturellement sa place, les bons comme la méchante, les accusateurs comme la coupable. La femme avait transgressé un interdit, elle avait été une occasion de chute, elle était devenue impure. Son « crime » ne pouvait demeurer impuni : il fallait la châtier afin que cesse le scandale, la chasser de la Cité pour qu'elle retrouve sa place dans le gynécée.

20.

La plupart de ces femmes ont été prises pour cible alors qu'elles enseignaient la littérature. Elles avaient osé faire lire à leurs étudiants des textes anciens, osé parler de livres ou d'usages passés, bref elles prétendaient se mesurer à l'ordre archaïque plutôt que l'ignorer. Les intentions critiques de ces femmes pédagogues n'ont pas suffi : nommer le titre d'un livre, traiter d'une réalité honnie, quand bien même il s'agissait de la dénoncer, cela revenait à en assumer la souillure, à devenir soi-même souillure.

21.

À travers ces femmes devenues impures, c'est aussi la littérature comme dernier refuge de l'impureté qui a été visée : des pans entiers du canon sont devenus suspects, des livres et des mots sont devenus dangereux.

22.

Inquiets du sort injuste réservé à la professeure de l'Université d'Ottawa, indignés de voir qu'elle faisait l'objet sur les réseaux sociaux d'une campagne d'intimidation qui alliait insultes, menaces à son intégrité physique et publication de son adresse personnelle, des centaines de professeurs de cégep et d'université ont signé une pétition pour protester. Celle-ci défendait, entre autres sujets importants, le principe de l'autonomie pédagogique. Il a pourtant suffi qu'un militant signale que la pétition avait été signée par une majorité de professeurs blancs (et par seulement 3 % de personnes noires) pour que l'initiative soit compromise. Le sous-entendu de racisme était clair : aussitôt, des dizaines de signataires, essentiellement des professeurs d'université, ont renié publiquement leur geste en s'accusant eux-mêmes, dans l'espoir d'échapper à la vindicte. Décidément, le profilage et les décomptes ont de beaux jours devant eux.

23.

De deux choses l'une : ou bien on parviendra à nettoyer la littérature de la moindre impureté jusqu'à en faire le domaine par excellence de la vertu et de l'édification, ou bien on cessera de l'enseigner. À moins que les deux éventualités se réalisent en même temps : nettoyer la littérature pour ne plus l'enseigner. Dès lors, comme tant d'autres monuments déboulonnés, elle trouvera sa place au musée.

24.

Ceux qui condamnent Pierre Vallières à titre posthume parce qu'il a écrit un pamphlet intitulé *Nègres blancs d'Amérique* devraient se montrer prudents. Certes, la population blanche, française et catholique du Québec et du Canada n'a jamais vécu dans le même état de déréliction que les Afro-Américains ; elle n'a subi ni l'esclavage ni la ségrégation. Mais c'est néanmoins à son encontre qu'une vieille organisation raciste a repris du service au début du 20^e siècle, en Nouvelle-Angleterre et à la grandeur du Canada : le Ku Klux Klan². Oui, vous avez bien lu. Au Nouveau-Brunswick, en Ontario, en Saskatchewan, en Alberta et même au Québec, cette organisation a travaillé de concert avec l'Ordre d'Orange, dont le nombre de loges était si élevé qu'il faisait du Canada le champion de tout le Commonwealth dans la défense de la suprématie anglo-saxonne. Des milliers de Canadiens ont pris une part active à ces mouvements racistes, lesquels jouissaient d'un accès privilégié aux grands partis politiques. C'est quand la menace d'une prise de pouvoir par la population française et catholique du pays a été définitivement écartée que ces mouvements ont décliné. Le fameux « *Speak White* » a

bel et bien été prononcé par des Blancs à l'encontre d'autres Blancs, alors considérés comme des sous-Blancs ; c'est cet étrange racisme d'une population blanche envers une autre population blanche qui ne semble plus guère compris. Et pourtant les Canadiens français, peuple longtemps formé de petits ouvriers et de gagne-misère, qui vivaient dans des baraquements de fortune au milieu de ghettos, ont aussi connu l'humiliation, la honte et l'exclusion. C'est pour marquer la solidarité entre deux peuples, entre deux destins, que Vallières a écrit son livre, non pour mépriser la souffrance de ceux dont il a emprunté le nom.

25.

Le Canada est particulièrement vulnérable à la tentation de la pureté. Après avoir longtemps, au nom de l'idéal civilisationnel anglo-saxon, combattu l'influence des autres cultures présentes sur son territoire (l'autochtone, la métisse, la française catholique), à coups de lois arbitraires et discriminatoires, de manœuvres d'exclusion et de tactiques d'intimidation, le pays se voue désormais à la célébration sans réserve de la diversité, d'un océan à l'autre, au prix d'une spectaculaire réécriture de son histoire. La pureté morale est recherchée avec le même zèle, la même intransigeance, la même radicalité que la pureté raciale de jadis. D'un océan à l'autre, d'une pureté à l'autre.

26.

Dans le passage de l'orangisme au multiculturalisme comme doctrine officielle de l'État canadien, une chose n'a pas changé : aux yeux de la majorité canadienne-anglaise, le Québec apparaît encore et toujours comme l'élève récalcitrant, en retard, impossible à réformer. L'attachement du Québec à son passé, sa volonté de préserver les aspects les plus fondamentaux de son identité (la langue, les institutions, le territoire), est une source de honte nationale. C'est pourquoi la seule forme d'intolérance qu'il est encore possible d'exprimer ouvertement dans le Canada d'aujourd'hui vise les Québécois, des gens sales, perdus, tarés. Non seulement cette intolérance est acceptable, mais elle est même encouragée, puisqu'il s'agit d'une intolérance vertueuse, fondée sur le sentiment sincère de sa propre rectitude, sur la conviction que le Canada forme une (post)nation irréprochable. Après le hockey, le *Québec-bashing* représente sans l'ombre d'un doute le sport

national le plus pratiqué.

27.

Il ne faudrait pas croire que le Québec échappe à la tentation de la pureté : son statut de victime, dont les revers l'ont longtemps placé à l'abri des intempéries de l'Histoire, peut le convaincre qu'il n'est coupable de rien. Et pourtant, il devrait savoir que les victimes sont souvent les mieux placées pour faire des victimes. L'enfant battu frappe son chien, dit un proverbe vietnamien. Voilà une vérité désagréable que les plus ardents nationalistes devraient méditer. Les Québécois ne sont pas meilleurs que les autres ; l'intolérance et la discrimination existent parmi eux, sans doute dans la même proportion qu'ailleurs. Certes, l'État québécois n'a jamais été formellement raciste, mais rien n'empêche qu'il le devienne.

28.

Dans le régime de pureté morale au sein duquel nous évoluons, le militantisme n'est plus une activité distincte, à séparer des autres fonctions remplies par l'individu ; il doit au contraire investir tous les champs, toutes les activités. C'est ainsi qu'il y a des militants partout : des journalistes-militants, des écrivains-militants, des chroniqueurs-militants, des politiciens-militants, des artistes-militants, des chercheurs-militants, des professeurs-militants, et ainsi de suite. Désormais, c'est l'absence de militantisme qui éveille les soupçons. Si un individu ne milite pas, ou ne milite pas tout le temps, c'est qu'il a quelque chose à cacher.

29.

Quiconque témoigne devant des militants de la moindre hésitation, exprime la moindre interrogation à propos de la Cause, soulève la moindre objection à l'encontre des méthodes employées, est le complice de l'ordre archaïque. Cet individu est dangereux et doit être dénoncé avec la plus extrême fermeté.

30.

Le moyen le plus sûr d'être engagé à l'université ou de faire progresser votre carrière ? D'obtenir des subventions pour vos recherches et de soustraire vos travaux à la critique de vos pairs ? D'imposer vos vues, votre autorité à vos collègues ? De devenir populaire auprès des étudiants ? De remporter des prix, de recevoir des médailles ?

Militer, partout, tout le temps, aussi bruyamment et immodérément que possible.

31.

Le militant est un adorateur de la force : celle qu'il n'a pas, qu'il voudrait avoir, qu'il possède déjà.

32.

Neuf conseils pour le chercheur-militant en littérature : 1) établir une grille de lecture qui définit clairement votre parti pris social ou politique, lequel permettra d'établir si l'œuvre analysée sert la cause que vous défendez ou si elle la menace ; 2) refuser les mots *œuvre*, *morale*, *point de vue* et *vision*, les remplacer par *texte*, *éthique*, *discours* et *posture* ; 3) ne pas tenir compte du contexte d'écriture, à moins que ce contexte soit ouvertement militant ; 4) vous méfier de l'auteur qui a des prétentions esthétiques : les intentions qu'il exprime sont nécessairement suspectes ; en cas de doute, changer de corpus ; 5) en cours d'analyse, vous efforcer de repérer les éléments qui confirment la validité de votre grille de lecture, en prenant bien soin de les isoler de ce qui précède et de ce qui suit ; 6) ne pas tenir compte de la progression de la pensée de l'auteur, de ses hésitations et de ses contradictions : ce sont des écrans de fumée ; 7) ne pas hésiter à durcir les oppositions, à radicaliser les propos retenus dans votre analyse : cette règle vous conduira à la seule chose qui vous intéresse, le pouvoir, les rapports de pouvoir ; 8) présenter des conclusions qui confirment la validité de votre grille de lecture ; en ouverture, rappeler que les ennemis de la cause sont encore nombreux, qu'il reste encore beaucoup de chemin à parcourir ; 9) enfin, ne jamais perdre de vue cette vérité fondamentale du chercheur-militant : tout, en littérature, les mots et les thèmes, l'intrigue et les personnages, l'auteur et le genre, l'éditeur et le champ littéraire, est affaire de lutte et d'oppression.

33.

À force d'étudier les rapports de pouvoir, de tout interpréter sous l'angle des rapports de pouvoir, de s'intéresser à la nature du pouvoir, de réfléchir aux conditions du développement, du maintien et du renversement du pouvoir, le militant devient expert dans l'art de l'exercer. C'est d'ailleurs la vraie faute du non-militant, ce qui le perd assurément : ne pas avoir l'habitude du pouvoir.

34.

Écriture inclusive : pour l'heure, ses plus ardent.e.s promoteurs et promotrices, ou promoteurices, parviennent encore à s'entendre, mais un choc est à prévoir entre deux tendances opposées. C'est que, d'un côté, l'écriture inclusive vise à rendre visible le féminin, à donner aux femmes la place qui leur

La balado de

**FRED
SAVARD**

**Un projet
100 % indépendant**

**Où on parle
de livres sans
inconvenient.**

Suivez-nous sur :

Apple Podcast  Spotify  Google  Stitcher  RSS 

et sur fredsavard.com

revient dans l'usage de la langue. Mais de l'autre, l'écriture inclusive vise aussi à dépasser la binarité propre aux genres, c'est-à-dire à offrir à ceux et celles, ou à ceux, qui ne s'identifient ni au masculin ni au féminin la possibilité de se sentir inclus.es dans l'usage. D'un côté, on prétendra qu'il faut dire « autrice », « mairesse » et « professeure », qu'il faut favoriser l'accord de proximité, de manière à ce que le féminin puisse l'emporter sur le masculin. Mais de l'autre, on expliquera qu'il faut remplacer les « madame » et « monsieur » par « personne », les « fille » et « garçon » par « enfant », les « père » et « mère » par « parent ». On voit bien qu'on ne peut pas tout à la fois rendre le féminin visible et transcender les genres, que même l'exquis « paman », fusion entre « papa » et « maman », continue de porter la mémoire de la binarité honnie. Sans doute faudra-t-il un jour trancher entre la valorisation des genres et leur dépassement, et c'est alors que les compagnons et compagnes d'hier risquent de se retourner les un.e.s contre les autres. Bref, c'est fatal, l'écriture inclusive devra un jour se résoudre à exclure – à vrai dire, c'est déjà commencé.

35.

C'est le paradoxe de l'écriture dite inclusive de ne pouvoir être maîtrisée que par une minorité de gens instruits. C'est que, dans un pays où la moitié des individus sont des analphabètes fonctionnels, où les taux de réussite aux épreuves de français stagnent, où tant de nouveaux arrivants se démènent pour apprendre une langue déjà compliquée, où la qualité de la langue des nouveaux enseignants se détériore, un tel code, avec ses points médians et ses néologismes, ses accords de proximité et ses euphémismes, son vocabulaire et ses règles en constante évolution, apparaît décidément réservé aux *happy few*. C'est le cas de le dire, l'inclusion n'aura jamais paru si exclusive.

36.

En matière d'écriture, d'autres révolutions sont à prévoir, comme celle qui abolira enfin l'usage des majuscules : car de quel droit une lettre, placée en début de phrase ou devant un nom propre, devrait-elle jouir du privilège de se voir ainsi grandie alors que ses consœurs sont condamnées à la condition de minuscules ?

37.

Que les plus vertueux se le tiennent pour dit : dans certaines circonstances, quoi que vous disiez ou fassiez, la défaite est assurée. Vous avez décidé de traiter d'un sujet qui concerne une culture minoritaire alors que vous-même appartenez à la culture majoritaire ? On vous accusera d'appropriation culturelle. Par crainte d'être accusé d'appropriation culturelle, et parce que vous avez décidé de ne pas parler « à la place de l'autre », vous prenez la décision de ne pas traiter du sujet ? On vous accusera de reproduire des mécanismes d'exclusion, d'avoir délibérément ignoré une part essentielle de la question par ethnocentrisme. Au nom de l'inclusion, mais surtout parce que vous appréciez son travail, vous avez invité une personne racisée à se joindre à votre équipe ? Il se peut qu'on vous soupçonne d'instrumentaliser cet individu dans le seul but de vous dédouaner, de pratiquer ce qu'on appelle en anglais le *tokenism*. Vraiment, dans tous les cas, le silence, l'inaction sont vos meilleurs alliés.

38.

Il y a eu les Lumières, le siècle des révolutions, la Belle Époque, l'ère des masses, le siècle de la vitesse, la Grande Guerre, les Trente Glorieuses, la guerre froide, la fin des grandes espérances. Nous en sommes rendus à l'âge des susceptibilités. ■

1. Simon Brault, « Une vaste campagne de recrutement pour favoriser la diversité, l'équité et l'inclusion. Lettre du directeur et chef de la direction », 2 février 2021, <https://conseildesarts.ca/pleins-feux/2021/02/le-conseil-a-besoin-de-votre-aide-pour-sa-campagne-de-recrutement>.
2. Voir à ce sujet Allan Bartley, *The Ku Klux Klan in Canada: A Century of Promoting Racism and Hate in the Peaceable Kingdom*, Formac Publisher, 2020 ; Tyler Cline, « "A Clarion Call To Real Patriots The World Over": The Curious Case of the Ku Klux Klan of Kanada in New Brunswick during the 1920s and 1930s », *Acadiensis. Revue d'histoire de la région atlantique*, vol. 48, n° 1, 2019, <https://conseildesarts.ca/pleins-feux/2021/02/le-conseil-a-besoin-de-votre-aide-pour-sa-campagne-de-recrutement> ; et Jean-François Nadeau, *Adrien Arcand, Führer canadien*, Lux, coll. « Mémoire des Amériques », 2010.

Julien Buies-Laliberté a étudié l'histoire, l'anthropologie et la littérature. Il est bibliothécaire et archiviste.